

Zeitschrift:	Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Herausgeber:	Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Band:	42 (2012)
Artikel:	Un réseau familial international au XVIIIe siècle : pistes de recherche sur la correspondance privée de Jean-André De Luc
Autor:	Chaze, Emmanuelle
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1002734

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un réseau familial international au XVIIIe siècle: pistes de recherche sur la correspondance privée de Jean-André De Luc

Emmanuelle Chaze

[Emmanuelle Chaze, «Un réseau familial international au XVIIIe siècle: pistes de recherche sur la correspondance privée de Jean-André De Luc», *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 42, 2012, pp.47-57]

Jean-André De Luc (1727-1817) est un géologue genevois du siècle des Lumières au parcours atypique: sa famille, originaire du Pays de Gex, est installée à Genève dès le XVe siècle. Il y naît le 8 février 1727. Son père, François De Luc, horloger, est également l'auteur de plusieurs publications, et décrit par Rousseau comme «le plus honnête et le plus ennuyeux des hommes» après la publication de deux ouvrages de réfutation de Mandeville¹. Il initie son fils à la philosophie, au commerce, aux mathématiques et aux sciences naturelles. Jean-André De Luc entame ensuite une carrière dans le commerce, tout en s'engageant activement dans la vie politique de Genève et en voyageant accompagné de son frère Guillaume-Antoine, avec qui il partage sa passion pour la géologie.

En octobre 1766, il est envoyé en ambassade à Paris auprès du duc de Choiseul pour plaider la cause de la contestation bourgeoise du gouvernement aristocratique genevois. En 1770, il est nommé au Conseil des Deux Cents et publie ses *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*². Suite à un revers de fortune au début des années 1770, il quitte Genève pour s'installer en Angleterre, où il reprend ses activités scientifiques. Correspondant de plusieurs sociétés

savantes, il est nommé à la Royal Society et est accueilli à la cour de la reine Charlotte, dont il devient le lecteur en 1773.

Sa fonction et sa relation amicale avec la souveraine ont été étudiées par Clarissa Campbell dans plusieurs ouvrages sur la vie de cour³. La correspondance à caractère scientifique qu'il entretient avec la reine Charlotte est quant à elle publiée dès 1779 sous le titre de *Lettres Physiques et Morales sur l'Histoire de la Terre et de l'Homme*⁴. Courtisan, géologue et physicien, il est aussi profondément religieux et tente de concilier ses postulats scientifiques avec sa

1 Jean-Jacques ROUSSEAU, *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, 1, Paris, Pélicier, Blanchard, Niogret et Paschoud, 1721, p.383.

2 Jean-André DE LUC, *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, Paris, Veuve Duchesne, 1770.

3 Clarissa CAMPBELL ORR, «Queen Charlotte, 'Scientific Queen'», dans Clarissa CAMPBELL ORR (éd.), *Queenship in Britain 1660-1837: Royal Patronage, Court Culture and Dynastic Politics*, Manchester, 2002, pp. 236-267; *ibid.*, «Charlotte of Mecklenburg-Strelitz, Queen of Great Britain and Electress of Hannover: northern dynasties and the Northern Republic of Letters», dans Clarissa CAMPBELL ORR, *Queenship in Europe, 1650-1789: The Role of the Consort*, Cambridge, 2004, pp.368-402; *ibid.*, «George III and the Christian Enlightenment», dans Michael SCHAICH (éd.), *Monarchy and Religion: The Transformation of Royal Culture in Eighteenth-Century Europe*, Oxford, 2007.

4 Jean-André DE LUC, *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la Terre et de l'Homme*, La Haye, De Tune, 1779 et Paris, Veuve Duchesne, 1779.

foi, comme en témoignent ses échanges avec le théologien protestant Wilhelm Abraham Teller, pasteur à Berlin et professeur à l’Université d’Helmstedt, ainsi qu’avec le pasteur de Brunswick Wolff⁵. Sa correspondance scientifique révèle que De Luc a formé des liens à travers toute l’Europe avec les grands esprits et scientifiques de son temps: Rousseau⁶, Abraham Gottlieb Werner⁷, George Christoph Lichtenberg⁸, Euler, Saussure⁹, etc. Cette polyvalence et cette omniprésence de De Luc dans le champ scientifique des Lumières a donné lieu à plusieurs études, publiées principalement à la fin des années 2000. Manuela Hübner, auteur d’un ouvrage consacré à Jean-André De Luc¹⁰, explore le rapport de De Luc le scientifique avec De Luc le croyant, dans un ouvrage paru en 2009, qui constitue l’étude de référence à son sujet. En 2011, John Heilbron et René Sigrist éditent un ouvrage retracant son parcours professionnel, de ses découvertes scientifiques à son rôle d’agent secret de la couronne d’Angleterre¹¹. Malgré la publication de ces ouvrages, aucune étude de sa correspondance familiale n’a toutefois été entreprise. Pourtant, grâce à une correspondance active et dense, qui s’étend à toute l’Europe, au gré des pérégrinations de ses auteurs, il est possible de voir en ces échanges épistoliers à caractère privé des renseignements précieux pour comprendre l’état d’esprit de l’homme, scientifique, politique et intime. Pièces maîtresses du puzzle reconstitué des fonds de la famille De Luc, ces lettres sont dispersées dans trois fonds: ceux de la Bibliothèque de Genève (BGE), de la Huguenot Library de Londres et de l’université de Yale sont les principaux dépositaires d’une correspondance riche de plusieurs centaines de lettres¹².

Les recherches que je souhaite présenter ici sont le fruit de l’analyse de deux de ces fonds: celui constitué de plus de deux cents lettres conservées à la Huguenot Library de Londres, échangées principalement avec ses deux fils et ses plus proches amis¹³, ainsi que l’ensemble plus volumineux d’archives de la famille De Luc, conservé à la Bibliothèque de Genève¹⁴. La première partie de ce fonds a été retrouvée dans les caves de l’Hôpital Français de Londres, en 1932. La part la plus importante se trouve à la Biblio-

thèque de Genève, où l’on retrouve, en plus de sa correspondance personnelle, ses mémoires politiques et scientifiques et notes de voyage. Cette partie de la correspondance a été acquise par la BGE de 1938 à 1972¹⁵. Bien qu’originaires de la ville de Lucca, en Italie, et établis à Genève depuis le XVe siècle, les De Luc sont décrits dans le catalogue de la Huguenot Library de Londres comme une famille protestante suisse, pouvant avoir des origines huguenotes¹⁶. À l’origine de cette affirmation erronée, on retrouve la trace de protestants immigrés au début du XVIIIe siècle à Londres portant le même nom¹⁷, et si rien n’indique qu’ils sont liés aux De Luc genevois, on remarque que le ministre de l’Eglise française de Threadneedle

⁵ Yale University Library, *Jean-André De Luc papers*, Ms 179.

⁶ Deutsche Literatur Archiv, *Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Jean-André De Luc*, 1764, Ms. 92.51.580.

⁷ Bibliothek Georgius Agricola Freiberg, *Lettres de Jean-André De Luc à Abraham Gottlieb Werner*, 1798-1814, Ms. C13-C22.

⁸ Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, *Lettres de Jean-André De Luc à Georg Christoph Lichtenberg*, 1780-1798, Ms. Lichtenberg III, 49.

⁹ Universitätsbibliothek Freiburg-im-Brisgau, *Lettre de Nicolas-Théodore de Saussure à Jean-André De Luc*, 1793, Ms. Autogr. 153.

¹⁰ Marita HÜBNER, *Jean-André De Luc (1727-1817). Protestantische Kultur und moderne Naturforschung*, Göttingen, 2009.

¹¹ John L. HEILBRON et René SIGRIST (éd.), *Jean-André De Luc: Historian of earth and man*, Genève, 2011.

¹² Je remercie chaleureusement la Huguenot Library, l’Institut d’Histoire de la Réformation ainsi que le personnel de la Bibliothèque de Genève pour m’avoir permis d’effectuer ces recherches.

¹³ Huguenot Library [désormais: HL], *De Luc Family papers*, F D1.

¹⁴ Bibliothèque de Genève (désormais BGE), *Papiers Jean-André De Luc*, Ms. fr. 2461-2472 et Ms. fr. 2489-2490.

¹⁵ Le catalogue de la BGE décrit les «Papiers Jean-André De Luc» comme provenant d’un «achat Bader, librairie, juillet 1938, janvier 1943 et avril 1945 (1938/38, 1943/1-5, 1945/8). Supplément; 1972/21».

¹⁶ Irvine R. GRAY, *Huguenot Manuscripts: a descriptive catalogue of the remaining manuscripts in the Huguenot Library*, Huguenot Society of London Quarto Series, 56, London, 1983.

¹⁷ Family search indique le baptême de Pierre-Jean De Luc, fils du protestant français Joseph et Elisabeth De Luc, le 12 novembre 1714 en l’église de West Street, Westminster. «England, Births and Christenings, 1538-1975», index, FamilySearch (familysearch.org/pal:/MM9.1.1/V5LG-2WW: accessed 04 Feb 2013).

Street entre 1784 et 1811, Louis Mercier, est un cousin et ami de Jean-François De Luc. Une partie de la correspondance entre les deux hommes a été conservée dans les deux fonds évoqués ici.

Les deux parties de sa correspondance privée examinées dans cet article rassemblent sa correspondance active avec ses trois enfants, nés d'un premier mariage avec Françoise Vieuxseux (1729-1768), ainsi que celle échangée avec sa seconde épouse. De sa première union sont issus deux garçons et une fille: Jean-François (1756-1826), l'aîné, élevé à Genève puis à Amsterdam, part faire commerce à Calcutta en 1785¹⁸, John (ou Jean) (1757-1808), et Françoise, restée chez sa tante à Genève jusqu'à son établissement à Birmingham en 1782 ou 1783¹⁹. Jean-André De Luc épouse en secondes noces Mary Cooper (1740-1805), une Anglaise d'origine irlandaise, le 8 février 1785 en l'église Saint-James de Bath²⁰. Ce *corpus* riche de plus de 500 lettres, jusqu'à présent peu utilisé par les chercheurs, est précieux, tant par les informations qu'il donne sur les pratiques de communication et d'échange au sein d'un réseau familial européen du XVIIIe siècle, que sur les renseignements apportés sur les protagonistes de ce réseau. C'est une présentation générale de cette correspondance que je souhaite mettre ici en avant, en retraçant son rayonnement, ses membres et ses caractéristiques.

Pour ce faire, je propose un parcours en trois temps. Je déterminerai tout d'abord quels renseignements peuvent être tirés sur De Luc, l'homme privé, à la lumière des réflexions et préoccupations qu'il échange avec sa famille proche. Je verrai ensuite que cette correspondance à caractère privé revêt une importance toute particulière au regard des pérégrinations pan-européennes de son principal protagoniste, grâce auxquelles il rend compte de ceux des bouleversements de son temps dont il est le témoin. Enfin, les mots qu'il adresse et qui lui sont adressés dans le cercle privé permettent un regard nouveau sur son activité scientifique.

Les lettres échangées au sein de la famille De Luc renseignent en premier lieu sur les préoccupations de chacun, à l'échelle privée. Des trois enfants de

Jean-André De Luc, seul Jean-François, l'aîné, reste à Genève. Sa sœur Françoise y passe également quelques années en pension, mais elle est rapidement envoyée en Angleterre auprès de son père et de son frère Jean («John» dans la plupart des lettres qui lui sont adressées), puis installée à Birmingham. Les lettres de Jean-François De Luc relatant ses jeunes années à Genève offrent de précieuses indications sur le cercle de sociabilité dans lequel Jean-André De Luc évoluait avant son départ pour l'Angleterre. Ainsi, dès les premières lettres de son fils, on apprend entre autres qu'il est en pension chez «M. et Mme Roman», avec lesquels il va «souper [...] chez Monsieur Turretin»²¹, ou encore qu'il se rend régulièrement «chez Mr Devêgobre»²². Jean-François rend compte à partir de la fin des années 1770 de son parcours personnel et professionnel à Amsterdam puis en Inde. Il décrit à son père le déroulement de ses journées, ses lectures, ses rencontres, ainsi que ses aspirations professionnelles. A distance, son père tente de lui prodiguer des conseils et l'enjoint à une bonne conduite. Voyant que son fils souhaite faire

¹⁸ Huguenot Library, F Dl. 1.2, *Lettre de Jean-François De Luc à son père Jean-André De Luc*, Fort Saint-George, Madras, 21 juin 1785.

¹⁹ Jean-André De Luc adresse une dernière lettre au domicile genevois de sa fille le 16 juillet 1782 (BGE, Ms. fr. 2489.2, Lettre no 32 [ma numérotation]). A partir du 25 mai 1783, ses lettres sont adressées à Birmingham (BGE, Ms. fr. 2489.2, Lettre no 33, folios 119-120). La première lettre de Françoise De Luc à son père depuis Birmingham est datée du 14 juin 1783 (BGE, Ms. fr. 2462, fol. 123-124).

²⁰ «England, Marriages, 1538-1973» index, FamilySearch (familysearch.org/pal/MM9.1.1/N281-64Q: accessed 04 Feb 2013), John Andrews De Luc and Mary Cooper; citing Saint James, Bath, Somerset, England, reference; FHL microfilm 0908028 IT 3.

²¹ HL, F Dl 1.1.1 *Lettre de Jean-François De Luc à son père*, Genève, 4 octobre 1774: «Le jour que j'allais souper avec vous chez Monsieur Turretin», fol. 2 [ma numérotation]. Il s'agit de Gédéon Turretin (1723-1785), avec lequel Jean-André De Luc entretient une correspondance dont la partie 1771-1782 est conservée à la BGE sous la côte Ms. fr. 2468.

²² HL, F Dl 1.1.1 *Lettre de Jean-François De Luc à son père*, Genève, 4 octobre 1774: «Vous saurez que nous prenons donc leçon de Monsieur Devegôbre dont nous avons tout lieu de nous louer, il n'a pas encore eu le tems de nous donner beaucoup de leçons, car nous n'en avons pris que trois par semaine [...]», fol. 2.

carrière dans le commerce, il s'inquiète de ce que Jean-François n'ait pas d'assez bonnes dispositions pour s'engager dans cette voie difficile. Jean-François passe outre les inquiétudes paternelles puisqu'il s'établit à Calcutta et y reste jusqu'à la fin des années 1790, où sa carrière dans le négoce semble être fructueuse.

Aux multiples manifestations d'affection de mise dans ces écrits du *for privé*, dont les formules ne seront pas rappelées ici, s'ajoutent des préoccupations sur la santé de chacun, ainsi que l'échange de nouvelles sur d'autres membres de la famille. Ainsi ce récit de Jean-André De Luc sur l'état de santé de son fils cadet, Jean, à Jean-François, le 19 avril 1794 :

Je ne vois pas qu'il eût des vues claires de ce qu'il pourroit faire, ni qu'il eût revêtu les dispositions qui pourroient le conduire à quelque chose. Il me paroît travailler beaucoup & bien où il est; mais son esprit est toujours occupé d'idées, de soupçons, de plaintes, des hommes qui lui ôtent tout [le] bien qu'il faut avoir pour faire son chemin dans le monde. Il a altéré essentiellement Sa Santé par les agitations, il en est résulté une débilité [...], une sorte d'abattement, qu'il s'obstine à soutenir par de la liqueur: il ne fait pas d'excès qui tende à l'yvresse, mais il ne peut supporter ni l'eau ni la bière, il lui faut du vin & de temps en temps un peu de liquide ce qui lui a rendu le visage tout boutonné²³.

De même, Françoise De Luc se préoccupe de la santé de sa belle-mère lorsqu'elle écrit à son père le 11 avril 1783 de Birmingham : elle s'inquiète de n'avoir encore reçu pour réponse que peu de lignes de [sa] bonne Mama, [...] et demande à son père :

en arrivant à Windsor vous voudrez bien ne me pas oublier auprès de ma digne Mère? J'espère que vous pourrez me donner [de] bonnes nouvelles de sa santé, ainsi que de la vôtre?²⁴

Aucune lettre de Françoise Vieuxseux, la première femme de Jean-André De Luc ne nous est parvenue. Néanmoins, un journal de 26 pages (13 folios) a été rédigé par Jean-André De Luc et tenu entre le 27 avril et le 21 mai 1768, durant la maladie fatale ayant touché la mère de ses enfants. Ce document

offre des renseignements précieux sur le rapport à la maladie et à la mort. Fort de son bagage scientifique, Jean-André De Luc ne se laisse aller à aucun épanchement : pragmatique, il tente de comprendre la maladie de sa femme en en décrivant presque minute par minute les symptômes et leur évolution. Impuissant face à la progression de la maladie, il mesure son pouls, sa température, décrit les douleurs, les manifestations physiologiques et les traitements administrés. Enfin, au moment de confier au papier la mort de sa femme, De Luc se laisse envahir par l'émotion :

Mon Dieu il a donc fallu subir cette terrible épreuve! Perdre cette femme vertueuse, cette tendre amie!

Le 21e à 2 h ½ du matin elle me fit appeler. Je la trouvai dans les mêmes angoisses quelle avait éprouvées la veille; je cherchai les moyens de la soulager, je la mis sur son seant, je lui offris un verre de limonade quelle accepta & but avec plaisir &, toujours sur son seant, me regardant d'un œil ferme & tendre elle me dit d'un ton pathétique «Mon cher ami, puis-je mourir?» Surpris autant que navré par cette question & cherchant à rencontrer le sens caché qu'elle y attachais, je lui répondis. «Ma chère amie Dieu pourroit te retirer à lui dans tous les moments de ta vie; il le peut encore à présent; mais tu as toujours eu l'ame si pure, que quel que soit le moment où tu quitteras ce monde; ce moment sera heureux pour toi...» «Eh! mon Dieu que je suis heureuse!» s'ecria-t-elle. Ce furent ses dernières paroles & quelques minutes après elle expira²⁵.

La correspondance de Jean-André De Luc est riche d'informations sur les événements qui jalonnent sa vie personnelle et celle de ses proches. Elle reflète également la mobilité de ses acteurs et le ca-

²³ HL, F Dl 1.3.1 *Lettre de Jean-André De Luc à son fils Jean-François*, Windsor, 19 avril 1794, fol. 1 [ma numérotation].

²⁴ BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Françoise De Luc à son père Jean-André*, Birmingham, 11 avril 1783, fol. 183.

²⁵ BGE, Ms. fr. 2462, *Journal de la main de Jean-André De Luc, de la maladie et de la mort de sa première femme Françoise Vieuxseux*, 27 avril - 21 mai 1768, fol. 220-233.

**Provenance et nombre
de lettres expédiées par la famille**

De Luc de 1774 à 1821

Jean-André De Luc: [J.-A. De L.]

Jean-François De Luc: [J.-F. De L.]

Françoise De Luc: [F. De L.]

Jean De Luc: [J. De L.]

Mary De Luc: [M. De L.]



ractère international de leurs échanges, comme le représente ci-dessous cette carte sur la provenance des lettres échangées par cinq protagonistes de la correspondance familiale: Jean-André De Luc, sa seconde épouse Mary De Luc, et ses trois enfants Jean-François, Jean (dit John) et Françoise.

Au-delà de la dimension familiale, la correspondance privée de Jean-André De Luc pose son principal protagoniste comme témoin de son temps. Il donne à ses proches des informations sur Genève - sa patrie d'origine - et sur la vie de cour dans son pays d'adoption. Avant son exil en Angleterre, De Luc a été un acteur

central de la vie politique genevoise. Dans un article sur la négociation de l'édit du 11 mars 1768, André Gür revient sur la carrière de De Luc à Genève :

Depuis 1763, il était devenu l'un des principaux écrivains du parti des Représentants et, au printemps 1766, il fut l'un des vingt-quatre commissaires élus par les cercles de la Bourgeoisie. Au mois d'octobre de la même année, nous le trouvons à Versailles, où il est venu plaider la cause des Représentants²⁶.

Après le départ de De Luc en Angleterre, ce rôle prépondérant perdure à son insu : dans les derniers mois de 1781, son *Journal* sur les événements de 1767-1768 est publié contre son gré²⁷. En effet, comme le souligne André Gür, De Luc n'a pas souhaité la publication d'un document qu'il considère comme privé. Il s'en explique auprès de Gédéon Turretin le 29 janvier 1782 :

Vous savez donc que ce Journal de 1768 est de moi. Sa publication est une chose dont j'ai à me plaindre, elle ne peut venir que du jeune d'Ivernois²⁸, qui en aura trouvé copie dans les papiers de son père²⁹.

Après cet épisode, il revient dans une lettre écrite à son frère Guillaume-Antoine (1729-1812) sur les motivations qui l'ont poussé à quitter Genève :

Voilà comment l'état de Genève [il n'en dit pas plus] m'a forcé à songer au mien dont je vais t'entretenir maintenant.

Je t'ai instruit dans le tems, de mon début dans ce Pays-ci, puis je me suis tu sur toute autre chose que ce qui me concerne uniquement. Je ne te rappellerai donc que ce que tu as sçu, à quoi j'ajouterai ce qu'il faut maintenant que tu saches pour me bien comprendre. Tu as donc sçu que lorsque la R[aine] daigna songer à m'attacher à son service, ce fut par l'entremise de Mr D.S.; qu'il ne fut pas question des conditions entre S[a] M[ajesté] & moi, & que je les tins seulement de la bouche de Mr D.S. Mon but en venant ici, tu le sais encore, n'avoit jamais été de quitter Genève pour toujours : je venois seulement chercher quelque emploi des meilleures années de ma vie, qui me mît en état d'en passer

le reste auprès des miens. La carrière des Elèves (non comme Précepteur, mais comme Gouverneur) m'avoit paru la plus naturellement ouverte devant moi, & j'avois enfin trouvé ce que je cherchois, dans la personne de My Lord Dartmouth³⁰, qui devoit me confier My Lord Lewisham³¹ son fils pour l'accompagner dans ses voyages. Une fois entré dans cette carrière, j'avois l'espérance de la suivre au point de pouvoir me retirer dans quelques années, après avoir payé mes dettes par mes œconomies, et en état de vivre avec ma chère fille. J'exposai tout cela à Mr Des. & lui demandai si la même perspective m'étoit ouverte en m'attachant à la R. Il me répondit que des pensions telles que celle que S[a] M[ajesté] m'accordoit, étoient toujours pour la vie, dès qu'on ne méritois pas de les perdre; et qu'il n'y avoit pas de doute qu'après un certain nombre d'années, S[a] M[ajesté] ne me permît d'en aller jouir à Genève, si je le desirois³².

Quinze ans plus tard, alors qu'il jouit toujours d'une confortable situation à la cour d'Angleterre,

26 André GÜR, «La négociation de l'édit du 11 mars 1768, d'après le journal de Jean-André Deluc et la correspondance de Gédéon Turrettini», dans *Revue suisse d'histoire* 17 (1967), p. 166-217. Pour Gür, De Luc a rédigé son journal «dans le but de conserver une relation aussi véridique que possible des événements et des pourparlers auxquels [il] avait pris part, [...] du 2 novembre 1767 au 11 mars 1768», p. 171.

27 Jean-André DE LUC, *Journal de ce qui s'est passé d'intéressant à Genève à la fin de 1767 et au commencement de 1768, pour servir à l'histoire de l'Edit du 11e mars 1768*, Geneve, 1781.

28 Il s'agit de François-Henri d'Ivernois (1722-1778), dont Jean-André De Luc était l'associé en 1768 (note de André GÜR, «La négociation de l'édit», *op. cit.*, p. 169).

29 BGE, Ms. fr. 2468, *Lettre de Jean-André De Luc à Gédéon Turretin du 29 janvier 1782*, fol. 119, citée dans André GÜR, «La négociation de l'édit», *op. cit.*, p. 169.

30 William Legge, comte de Dartmouth (1731-1801); membre du Conseil privé entre 1765 et 1766, le comte fut aussi le second secrétaire d'Etat aux colonies entre 1772 et 1775.

31 Fils du précédent, George Legge (1755-1810) a été député au Parlement et a succédé à son père en 1801 en devenant comte de Dartmouth. Il a occupé les fonctions de *Lord Steward* (1802-1804), puis *Lord Chambellan* (1804-1810) sous le règne de George III.

32 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à son frère Guillaume*, Windsor, 5 septembre 1782, fol. 1.

Jean-André De Luc n'a pas perdu intérêt aux affaires genevoises, qu'il mentionne dans une lettre écrite à son fils Jean-François :

Que te dirai-je de Genève! La faction maîtresse n'ayant plus à piller ni à s'emparer d'aucun nouveau pouvoir, reste tranquille, jusqu'à ce qu'il lui faille de nouveau de l'argent; car elle a épuisé tout le petit trésor de l'ancienne Genève et toutes ses rapines & son Gouvernement coute plus dans un mois qu'il ne coutoit autrefois dans un an. Avec cela je vois qu'on s'accoutume à tout, pourvu qu'il y eût tranquillité; quoique ce soit celle des esclaves sous la chaîne; ceux qui n'ont pas pu quitter, travaillent à se procurer de quoi vivre comme ils peuvent [...] ³³

Dans son ouvrage sur la monarchie féminine en Angleterre, Clarissa Campbell Orr souligne que en 1765, après un succès initial, la défaite du Parti Représentant contre le contrôle de l'oligarchie en place semble avoir joué un rôle dans la décision de De Luc de quitter Genève, et il a clairement réussi à se faire confortablement à une culture de cour liée à la monarchie parlementaire ³⁴.

A plusieurs reprises, De Luc évoque effectivement la cour d'Angleterre, où il semble se plaire à accomplir ses nouvelles fonctions. Il fait notamment état d'événements notoires susceptibles d'intéresser ses enfants. Ainsi, le 22 janvier 1797, Jean-André De Luc écrit à son fils Jean-François, alors à Calcutta, pour lui faire part d'une lettre de référence écrite en sa faveur au comte d'Elgin :

Une de mes lettres mentionnées ci-dessus en renfermoit une de L[ady] Elgin ³⁵ pour Mr Bruce ³⁶ où elle te recommande à lui, j'espère comme il faut. L[ady] Elgin vient d'être nommée Gouvernante de la Princesse Charlotte fille du P[rince] de Galles dont la p[récedente] Gouvernante Lady Dashwood, une amie de la Mère, mourut il y a q[uel]ques mois ³⁷.

Témoin des moindres faits et gestes dans l'entourage de la reine, Jean-André De Luc offre dans sa correspondance privée une véritable chronique de cour, alimentée par les interrogations de ses enfants,

et notamment de Françoise, qui lui écrit en 1783 de Birmingham :

J'espère mon bon Papa que vous êtes tous bien à Windsor? mais j'aurois grand besoin d'en recevoir actuellement la confirmation, car il court un bruit dans Birmingham qui me donne une très grande inquiétude, quoique je me dise aussi fortement qu'il est possible que c'est sans doute un faux rapport! Une grande partie de la Ville parle de la mort de la Reine comme d'une chose à peu près sûre? il n'y avoit hier qu'un petit nombre de personnes qui n'y ajouta pas fois (sic). Je suis certainement du nombre, cependant j'avoue que je ne suis pas à mon aise jusqu'à ce que le contraire soit prouvé, ce qui ne peut pas tarder beaucoup ³⁸.

La position privilégiée dont jouissent les De Luc à la cour est également évidente dans une autre lettre écrite par Françoise, où elle évoque des ouvrages de couture qu'elle a réalisé pour la reine :

J'espère que vous aurez reçu le reste de la Gar- niture de la Reine que je fis partir Lundi passé, dans une des Boëtes qu'on expedie d'ici, à l'adresse de Mr Matheus. J'y joignis la chaîne, et j'adressai le tout à mon Frère pour vous

³³ BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à son fils Jean-François*, Windsor, le 22 janvier 1797, fol. 6.

³⁴ Clarissa CAMPBELL ORR, *Queenship in Europe*, op. cit., ma traduction de «The defeat of the Représentant party by the ruling oligarchy in 1765 after some initial success against their control seems to have played a part in De Luc's decision to leave Geneva, and he was evidently able to accommodate himself comfortably to a court culture linked to a parliamentary monarchy» (p.247).

³⁵ Martha Bruce, comtesse d'Elgin (1739-1810), femme de Charles Bruce, comte d'Elgin, et gouvernante de la princesse Charlotte de Galles.

³⁶ Thomas Bruce, comte d'Elgin (1766-1841), fils des précédents. Ambassadeur de l'Empire ottoman entre 1799 et 1803, il est à l'origine du démantèlement de la frise de marbre du Parthénon (les *marbres d'Elgin* du British Museum et de leur envoi vers l'Angleterre).

³⁷ BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à son fils Jean-François*, Windsor, 22 janvier 1797, fol. 5.

³⁸ BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Françoise De Luc à son père*, Birmingham, 18 août 1783, fol. 189.

le faire parvenir; à présent, je languis de savoir si la Reine aura été contente?³⁹

Aux nombreuses informations sur la cour d'Angleterre s'ajoutent les renseignements que la correspondance De Luc apporte au gré des déplacements du principal intéressé. En effet, De Luc, en qualité d'agent de la reine, est envoyé à travers l'Europe, et principalement dans les territoires allemands, où il se fait le vecteur des nouvelles de la situation militaire de l'Europe de la fin du XVIII^e siècle. En 1797, dans un récit adressé à son fils Jean-François, il rend compte de la progression des troupes allemandes et italiennes contre les troupes françaises:

Des remises d'Ang[leterre] en prêt à l'Empereur, le mirent en état de faire avancer des troupes. & les François, qui déjà avoient l'esperance de réunir sur Vienne leurs troupes [victorieuses] d'Allemagne et d'Italie ont été arrêtés dans leurs progrès, & repoussés jusques au Rhin. Dans ce qu'on nomme le haut Rhin, par l'armée à la tête de laquelle est l'archiduc Charles frère de l'Emp[ereur]. On vient de me dire qu'il a repris la forteresse de Kehl, vis-à-vis de Strasbourg de l'autre côté du Rhin, qui fut leur première conquête au commencement de la Campagne passée, & qui a couté 2 mois de siège à l'archiduc⁴⁰.

Témoin des bouleversements sociaux, politiques, et scientifiques de l'Europe de la fin du XVIII^e siècle, Jean-André De Luc est également sensible à la question religieuse dans la France post-révolutionnaire. Dès 1800, il exprime ses préoccupations sur la situation de l'enseignement religieux en France dans une lettre à sa femme:

Je n'ai pas moins en vue la France, & Paris surtout, ce centre de tous nos maux politiques, quoiqu'il ne le soit pas plus de nos maux moraux, & qu'il présente à cet égard plus de ressources que ces contrées. [...] La Religion se réveille tellement dans ce Pays-là, parmi les honnêtes gens, que le Gouvernement ne se sentant pas la force d'y résister, fait semblant d'y concourir; voilà ce qu'on aperçoit dans l'étranger. Mais, semblables à leurs confrères de ces contrées;

sachant bien que c'est sur l'enfance & la jeunesse qu'il faut travailler pour produire de grands changemens dans l'opinion, & maîtres encore sur ce point, toute leur attention se porte sur l'instruction publique. Tous les livres d'instruction y sont fournis par les soins du Gouvernement; & non seulement il n'est parlé de Dieu dans aucun, mais on y insinue l'Athéisme. Il n'est pas permis aux Maîtres de parler en aucune manière du Christianisme; de sorte que ceux qui veulent y éléver leurs enfans, sont privés de tout secours public, & ne le peuvent que chez eux⁴¹.

Cet intérêt tout particulier aux questions religieuses se retrouve tout au long de sa correspondance. Il échange fréquemment à propos des dernières publications en vogue, notamment avec sa fille Françoise. Dans une lettre écrite en 1783, cette dernière s'adresse à son père en ces termes:

J'ai été surprise mon cher Papa de ce que vous me dites qu'on connoit actuellement l'Auteur du livre intitulé des *Erreurs et de la Vérité*⁴². Je croyois que cet homme là, vouloit garder soigneusement l'incognito. Cela paroît du moins par ce qu'il dit dans sa Préface, qui est aussi ambigu que l'Ouvrage lui-même, auquel il est je crois bien difficile de comprendre quelque chose⁴³.

Plus tard, d'autres références jalonnent la correspondance entre Françoise et son père⁴⁴:

Mr Galton⁴⁵ a été si content de la lecture des premiers volumes de l'*Ami des Enfans*⁴⁶ qu'il

39 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Françoise De Luc à son père*, Birmingham, 1er décembre 1783, fol. 195.

40 BGE, *Lettre de Jean-André De Luc à son fils Jean-François*, 22 janvier 1797, Ms. fr. 2489, fol. 5.

41 BGE, *Lettre de Jean-André De Luc à sa femme Mary*, Berlin, 29 mars 1800, Ms. fr. 2489, fol. 33.

42 Louis Claude Saint Martin (1743-1803), auteur sous le nom de «Philosophe Inconnu» des *Erreurs et de la vérité, ou les Hommes rappelés aux principes de la science*, publié en 1775.

43 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Françoise De Luc à son père*, Birmingham, 26 juillet 1783, fol. 188.

44 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Françoise De Luc à son père*, Birmingham, 12 novembre 1783, fol. 193-4.

45 Samuel Galton Junior (1753-1832). Né à Birmingham, fabriquant d'armes et quaker, il est membre comme De Luc de

a acheté toute l'Édition à Londres avant que j'aye pu avoir le plaisir de leur prêter les 10 derniers volumes. Ils désireroient beaucoup de pouvoir [avoir] tout l'ouvrage en Anglois aussitôt qu'il sera traduit, mais ils craignent que la traduction ne soit pas bonne; si l'on n'en prend pas plus de soin que de celle des Ouvrages de Madame de Genlis⁴⁷.

S'il est prolix en références littéraires en tous genres, Jean-André De Luc s'intéresse en premier lieu aux ouvrages scientifiques de son ressort. Les siens font l'objet de plusieurs discussions entre lui et ses proches, à qui il fait part de l'avancée de ses travaux, mais il se réfère aussi aux publications de ses confrères, comme en témoigne cette confidence adressée à son fils Jean-François:

Je suis à présent dans l'attente des [seconds] Vol[umes] des Voy[ages] dans les Alpes de M. de Saussure⁴⁸, qui ont enfin paru, & tu peux croire combien il sera important pour moi de les avoir lus avant que de mettre la dernière main à mon grand Ouvrage Geologique, qui sera final pour moi, si Dieu permet que j'aie le temps de le finir. Je m'attends à trouver dans ces deux Vol[umes] une quantité de faits interessans & bien vus; mais j'y attends aussi des erreurs, & peut-être très grandes, dans les conclusions. Je ne prevois point la manière dont il y parlera de moi⁴⁹.

Au tournant du siècle, alors qu'il commence à s'intéresser aux travaux de Francis Bacon (1561-1626), qu'il mentionne à plusieurs reprises et à propos desquels il publie en 1802 un *Précis de la philosophie de Bacon*⁵⁰, il fait part de ses multiples observations à sa femme Mary. Il effectue alors un voyage d'observation dans les montagnes franconiennes autour de Bayreuth:

Les recommandations que j'avois sur ma route étoient de telles parts, que je ne pouvois qu'en attendre de l'aide; mais j'ai eu l'avantage de plus, de trouver partout des personnes qui me connoissoient pour mes ouvrages traduits en allemand, & qui sont venus avec empressement eux-mêmes partout où j'ai désiré d'aller, jusqu'aux

sommets des Montagnes, pour m'entendre parler sur les lieux d'une science dont les gens éclairés d'Allemagne me regardent comme le fondateur [la géologie]. C'auroit été pour toi, ma Mary, un spectacle bien intéressant que de m'avoir vu avant-hier sur une Montagne au milieu d'une des plus grande scène de convulsion à la surface du globe, à l'abri d'une forte pluie sous un grand rocher, expliquant à deux de mes Compagnons de course, les bases fondamentales de la Geologie, dans des lieux qui sont leur résidence, débrouillant à leurs yeux le chaos des objets dont tant de gens ont écrit sans y rien connoître; les faisant remonter par ces objets dans les temps passés de notre Globe, jusqu'à son origine; leur montrant la conformité de ces monumens avec le grand Livre de la Genèse, & l'importance de cet accord pour sauver l'Humanité des mains de ceux qui la mènent à sa perte en lui faisant abandonner la Révélation. J'eus une grande satisfaction dans cette séance. Mes deux Disciples ne revenoient pas de leur surprise, qu'on pût lire si clairement dans le grand

la *Lunar Society*, société savante de Birmingham. Voir sa notice biographique: www.sandwellslavery.org.uk/ii-sjg.html.

⁴⁶ *L'Ami des enfants*, d'Arnaud Berquin (1747-1791), publié en 12 volumes en 1782-1783, a reçu en 1784 le prix de l'Académie française «pour l'ouvrage le plus utile». Peu après sa publication, il est traduit en anglais par Mary Stockdale, puis édité par son père le libraire et éditeur John Stockdale. Voir la notice biographique de Berquin: dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/067-arnaud-berquin.

⁴⁷ Félicité de Genlis (1746-1830), auteure de nombreux ouvrages pour la jeunesse, dont le *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* (1779) et *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Education* (1782).

⁴⁸ Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), auteur des *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, IV, Neuchâtel, 1796, dans lesquels il cite à plusieurs reprises les travaux scientifiques de De Luc.

⁴⁹ BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à son fils Jean-François*, 22 janvier 1797, fol. 6.

⁵⁰ De Luc, Jean-André, *Précis de la philosophie de Bacon, et des progrès qu'ont fait les sciences naturelles par ses préceptes et son exemple, avec un appendice sur quelques points particuliers appartenant au sujet général*, Paris, Veuve Nyon, 1802. Cet ouvrage est téléchargeable dans sa totalité sur le site: www.e-rara.ch/doi/10.3931/e-rara-14730.

Livre de la Nature, & temoignèrent une satisfaction très naïve, de ce que nous pouvions compter sur l'Ecriture sainte comme venant de Dieu lui-même⁵¹.

L'extrait ci-dessous résume toute l'ambivalence du personnage: De Luc se veut scientifique, mais il est avant tout un croyant et n'envisage pas une science détachée de sa foi. Il «lit» dans la nature une histoire qui se superpose à celle de la Genèse, et y voit une confirmation que le texte sacré est authentique. Ses diverses positions ne manquent pas de susciter des controverses. Ainsi, en mars 1800, il fait à deux reprises état «d'ennemis» ligués contre lui: «les ennemis sont étonnés de trouver de la résistance [...] ; pour surmonter la conjuration des ennemis qui ont la plupart des libraires dans leur parti, il faut employer bien des ressources»⁵². Enfin, la réception de ses ouvrages inquiète également De Luc, qui est sensible non seulement à leur accueil, mais aussi au public susceptible de s'y intéresser:

Je suis bien fâché de devoir dire, que ce sont les Catholiques qui prennent en général le plus d'intérêt à mon travail. Pour commencer par un [qui est] éminent, l'Electeur de Saxe⁵³, à qui j'avois envoyé un exemplaire de mon dernier Ouvrage, m'a fait envoyer par son Grand-Ecuyer, le C[omte] de Marcolini⁵⁴, une grande Médaille d'or, avec les témoignages de sa satisfaction et de son estime. L'Empereur d'Allemagne⁵⁵ aussi, à qui j'avois fait parvenir un exemplaire du premier, m'en a fait témoigner sa satisfaction par son Ministre des affaires Ecclésiastiques, le C[omte] de Saurow. Parmi les Protestans aussi, j'ai eu la satisfaction de recevoir une Lettre qui m'a fait d'autant plus de plaisir, que la mienne renfermoit une indication de reproche: c'est le Prince d'Anhalt-Dessau⁵⁶, chez qui, sous ses auspices, Basdaw⁵⁷ (dont tu auras vu que je parle) avoit établi la première *Philanthropine*⁵⁸. Il m'a remercié de l'envoy de mon Ouvrage, avec sensibilité; & il a dit à une personne par qui je le lui avois fait remettre; ayant déjà lu cela, & ma lettre raisonné: «M[onsieur De Luc] est un honnête homme, qui veut mon bien, car il ne

me cache pas mon vieux péché!» Il a détruit & dissipé tout cet établissement. Mais rien n'égale, pour l'expression, la lettre que j'ai reçue du Dc de Brunswic⁵⁹: quant après la lecture de mon Ouvrage, tu aurois voulu consacrer quatre de tes pages, à exprimer, d'une manière détaillée, ce qui t'y a frappé comme important, je ne crois pas qu'il l'eût été possible de le faire mieux que ne l'a fait ce Prince, ni que [tu] eusse pu m'en témoigner plus de satisfaction & d'estime. Eh! Bien, je sais que là même, à sa Table, où quelqu'un qui m'en a informé étoit présent, avant qu'on scût que je travaillois à cet Ouvrage, on triomphoit du coup que m'avoit porté la *gazette de Jena*, dont on disoit que *je ne me relèverai pas*. Je connois l'auteur de cet Article, il est d'ici, Ministre d'une des principales Paroisses de Berlin; il s'est vanté de l'avoir écrit, pendant qu'on en triomphoit de même ici; mais je n'entends rien dire que ce que je t'ai déjà dit⁶⁰.

Au-delà de l'énonciation des personnages illustres s'intéressant à son travail, De Luc évoque dans les dernières lignes un opposant de plusieurs années, le théologien protestant Wilhelm Abraham Teller. À plusieurs reprises, les deux hommes se répondent à coups de lettres interposées publiées dans le *Allgemeine Literatur-Zeitung* de Jena, notamment au

51 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à sa femme*, Bayreuth, 16 septembre 1799, fol. 29.

52 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à sa femme*, Berlin, 28 et 29 mars 1800, fol. 32-33.

53 Frédéric-Auguste III (1750-1827), Electeur de Saxe.

54 Camillo Marcolini (1739-1814), grand chambellan et à partir de 1809 ministre de Frédéric-Auguste III, et directeur de l'Académie des Beaux-Arts.

55 François II (1768-1835).

56 Léopold III d'Anhalt-Dessau (1740-1817).

57 Johann Bernhard Basedow (1724-1790), théologien, philosophe et pédagogue, a fondé en 1774 l'école réformiste *Philanthropinum* à Dessau, où les étudiants, quelles que soient leurs confessions et leurs nationalités, bénéficient d'une éducation éclectique, tant en matières académiques que pratiques.

58 L'école citée dans la note ci-dessus.

59 Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick-Wolfenbüttel (1735-1806).

60 BGE, Ms. fr. 2489, *Lettre de Jean-André De Luc à sa femme Mary*, Berlin 29 mars 1800, fol. 32-33.

sujet du *Précis de la philosophie de Bacon*, des *Lettres sur le christianisme adressées à Mr Teller* et de la *Lettre aux auteurs juifs d'un mémoire adressé à Mr Teller*⁶¹.

Conclusion

La correspondance familiale de Jean-André De Luc mérite l'attention des chercheurs à plusieurs égards: pour l'historien de la famille, elle est une source inédite et complète compilant les échanges épistolaires de toute une cellule familiale sur une cinquantaine d'années. Ces lettres contribuent à la compréhension de la structure familiale du XVIIIe siècle dans un contexte original, celui du déracinement culturel et de l'intégration dans une culture nouvelle, celle de l'Angleterre. Elles offrent également des indications précieuses quant aux cercles de sociabilité, qu'ils soient genevois, anglais ou allemands, dans lesquels De Luc l'homme privé, le scientifique et le lecteur de la reine évolue tour à tour. Tant au niveau de la cour d'Angleterre où il officie qu'à celui des divers milieux qu'il côtoie lors de ses voyages d'études ou missions royales à travers l'Europe, Jean-André De Luc prend le temps de relater ses expériences à sa famille. Ses mots ainsi que ceux de ses proches éclairent ainsi une société toute entière: celle de l'Europe pré et post-révolutionnaire, qu'il s'agisse de questions d'ordre politique, militaire, social ou religieux. Enfin, l'éclairage le plus évident qu'apporte cette correspondance concerne sans doute à la fois le bagage culturel, notamment scientifique et littéraire, sur lequel se base Jean-André De Luc, et la genèse de son œuvre scientifique. En étudiant l'homme privé, on comprend mieux ses préoccupations et son cheminement de pensée; on prend conscience de ses doutes et certitudes, de l'adversité de détracteurs auxquels il doit parfois faire face, et de toute son ambivalence de scientifique et de croyant; enfin, on comprend la part jouée par chacun de ces éléments dans la rédaction de l'œuvre d'un des premiers géologues.

⁶¹ Ces lettres sont consultables en ligne sur le site de la Bibliothèque de l'Université de Jena et de Thuringe à l'adresse suivante: zs.thulb.uni-jena.de/receive/jportal-jpjournal-ooooooooo5.